

UNE SORTE DE PARADIS

AMANDA SMYTH

UNE SORTE
DE PARADIS

roman

Traduit de l'anglais (Irlande) par
MARIE-ODILE FORTIER-MASEK

PHÉBUS

Titre original :
A kind of Eden

© Amanda Smyth, 2013.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2015.

ISBN : 978-2-7529-0984-8

À ma mère

On prétend qu'il fait frisquet par ici en décembre, à peu près comme au printemps en Angleterre ou au Canada. Si chaude la journée soit-elle, jusqu'à la fin février, la plupart des soirées sont assez fraîches pour laisser le beurre dehors. Aujourd'hui, il s'est rendu compte que ce n'était pas vrai, il le lui a fait remarquer dès qu'elle est arrivée, en lui tendant le beurrier en verre graisseux, éternel objet de ses doléances.

– Regarde, le beurre a fondu.

– Et alors, qu'est-ce que tu veux? a-t-elle dit. Une médaille?

Devait-il en rire ou s'en offusquer? Là-dessus, elle a jeté son sac sur la chaise et s'est débarrassée de ses nu-pieds beiges, typiques des filles de son âge, qu'elle met pour se rendre au travail, il en a déduit qu'elle allait bien, sans doute coucheraient-ils ensemble ce soir.

Plus tard, il contemple les chevrons en bois : de la lumière filtre du couloir, assez pour que l'on distingue leurs ombres. Une fois, peu après leur rencontre, un cafard aussi gros et lourd qu'un œuf dur avait atterri sur eux alors qu'ils étaient allongés, dans le plus simple appareil. Il avait hurlé, avait bondi hors du lit, le cafard avait déguerpi. Safiya avait

ri, elle avait secoué le drap. «Tue-le, criait-il, tue-le!» Mais elle était restée là sur le lit, pleurant de rire.

– Ce que tu peux être anglais! s'était-elle exclamée en le trouvant assis à la table de la cuisine. Je n'avais pas idée que je sortais avec un Angliche pareil!

Il allume la lampe de chevet, elle se retourne et hop! tire sur le drap et roule sur le côté. Il contemple le triangle de son dos brun et ses cheveux noirs épars sur l'oreiller, sa nuque dégagée. Sa peau est luisante, elle a chaud. Elle a toujours eu horreur des climatiseurs, aussi, quand elle reste pour la nuit, il l'éteint, mais ce soir, il a oublié d'ouvrir les persiennes et l'air est chargé de leurs amours. Ces trois derniers week-ends, ils ont tenu à se rendre à Blanchisseuse, plage qu'il affectionne. Même s'ils ont passé la plupart de l'après-midi à l'ombre des arbres et près des rochers, ils ont pris de sacrés coups de soleil. Sa peau bronzée a l'exquise couleur du thé. Elle ramène son bras, ses doigts caressent ses lèvres douces et pleines. Au début, comme il admirait ses lèvres, elle lui a dit :

– Oui, ma bouche est *sexy*.

L'espace entre le nez et la lèvre est court, ce qui la rajeunit encore. Elle paraît bien différente quand ses paupières voilent ses yeux en amande.

Un chien aboie. Comme presque chaque soir à cette heure. Une bande de chiens se rassemble au carrefour et sitôt que quelqu'un passe, l'un commence et tous s'y mettent. Plusieurs fois, il s'est laissé surprendre : il se rend au supermarché *Hi Lo* ou à la pharmacie s'imaginant que la route lui appartient, et voilà qu'une petite meute se rue sur lui. Il n'en mène pas large : il faut penser à la rage et puis un chien de ce type, le petit noir vicieux aux yeux bridés comme un pit-bull, peut vous défigurer en moins de deux. Il y a quelque temps, n'a-t-il pas vu au journal télévisé un jeune homme gisant dans la rue, au milieu d'une mare de sang, l'œil arraché de son orbite? Comment osait-on montrer de telles choses à la télévision, s'était-il exclamé.

– Qu'est-ce qu'on en fait de la vie privée de cet homme et de sa famille?

– Il va bien falloir que tu t'y habitues, avait-elle répondu. On est à Trinidad.

★

Il se fait tard. Il se demande où ils pourraient dîner. La semaine dernière, il est passé la prendre chez sa mère, à Woodbrook, sans lui dire où il l'emmenait. À ses cheveux mouillés et à sa bonne odeur de savon, il était clair qu'elle sortait du bain. À la radio, *Logical song* de Supertramp lui rappelait sa jeunesse tandis qu'il roulait tranquillement le long de la côte ouest en se sentant, sans raison apparente, le cœur léger, comme s'il avait reçu de bonnes nouvelles, ce qui n'était pas le cas : à bien des égards, les choses n'auraient pu être pires.

Ils dépassèrent le centre commercial et son cinéma *Le Showcase* – où il avait vu deux films : *Shrek* et *La Guerre des mondes* –, puis *Ruby Tuesdays*, restaurant pour lequel elle avait une prédilection, mais que lui-même n'avait jamais apprécié, même si elle le défendait avec passion. Il n'aimait ni le décor – les affiches américaines vieillottes et le papier peint démodé –, ni la nourriture. Qu'il s'agisse de la poivrade barbecue, du glaçage au miel, de la crème d'ail ou de la sauce *thousand islands*, il était persuadé qu'ils trafiquaient les sauces, ce qui l'incommodait.

– Ils se servent d'additifs pour accentuer les saveurs comme dans la bouffe truquée, avait-il déclaré la dernière fois. Pas étonnant que ça ait du goût! C'est bien américain, ça!

En l'entendant, elle avait levé les yeux au ciel et lui avait répondu qu'il vieillissait et voyait tout en noir, mais qu'elle, à son âge, n'avait pas à s'inquiéter de ça.

– Et qu'est-ce qu'il y a de mal avec l'Amérique? New

York, c'est drôlement chouette. Et rien de tel que Miami pour le shopping!

À un moment donné, il faillit mentionner une kyrielle de magasins londoniens, *Harvey Nichols*, *Harrods*, les boutiques de Kings Road, mais il savait qu'elle le prendrait mal.

Après *West Mall* et les nouveaux immeubles de style espagnol, il ralentit. Ce quartier de la ville était plus aisé : sur les collines ombrées vous aperceviez les maisons des classes moyennes, leurs lumières jaunes. Il imaginait tout le monde rentré chez soi, prenant un verre sous la véranda avant le dîner, le journal télévisé sur le point de commencer. Des êtres avec des vies et des espoirs. Et voici que la route devenait étroite, obscure, et les maisons délabrées, rafistolées. Ils traversèrent la misérable bourgade juste avant Chaguaramas où, une semaine plus tôt, un homme avait été tué de deux balles dans la nuque alors que, seul dans sa salle de séjour, il regardait la télévision.

– À quoi penses-tu? demanda-t-il à Safiya.

Il constata qu'elle était triste.

Il alla jusqu'au bout du parking. Au moins là, il n'y avait pas trop de monde, il s'en réjouit. Cela valait mieux, elle n'avait aucune envie de rencontrer une de leurs connaissances. Elle portait un chemisier mauve, un jean moulant qu'il lui avait acheté au *Long Circular Mall*. Il aimait qu'elle s'habille ainsi quand ils sortaient. Il aimait aussi la voir attacher ses cheveux, les enrouler autour de ses doigts et les nouer, un vrai tour de prestidigitation. Il lui prit la main, elle ne résista pas, ce qui n'était pas toujours le cas, et ils se dirigèrent en silence vers le restaurant de fruits de mer où des lampions étaient suspendus au balcon.

L'eau était noire et soyeuse. La nuit était tombée, mais des pans de ciel bleu traînaient encore à l'horizon. Des étoiles mouchetaient le monde au-dessus de leurs têtes, et il se demanda si cette ligne était bien la Grande Ourse. Il y avait aussi un croissant de lune blanc.

– La lune est comme une faux, dit-il en la montrant, tout fier de sa trouvaille.

Oui, s'avoua-t-il, ce moment était romantique, ce qui ne lui ressemblait vraiment pas, du moins pas à cet être intime qu'il connaissait depuis quarante-neuf ans.

On les installa face aux bateaux amarrés, venus des quatre coins du monde. Un jour, au début de son voyage, il s'était retrouvé là au milieu d'une foule de jeunes à l'occasion d'une sorte de régata. La musique se déversait de gigantesques haut-parleurs sur un camion. Au début, la pulsation des basses, les socas auxquelles son oreille n'était pas habituée l'avaient agacé. Jusqu'à ce que quelqu'un lui tende une bière et qu'il comprenne que la seule façon de profiter à fond de la régata était de boire. Jamais il n'avait vu de gens boire et prendre le volant avec autant d'insouciance que les habitants de Trinidad. Il était question d'importer d'Angleterre des éthylotests, mais les cellules de dégagement seraient vite pleines ! On taisait les menaces que représentait l'alcool pour la santé, on ne mentionnait pas le degré d'alcool et aucune loi ne sanctionnait la conduite en état d'ivresse.

– Alors, comment l'as-tu trouvé ?

– Fatigué. Amaigri – Safiya secoua la tête puis laissa son regard errer sur l'eau. On lui donnerait cent ans !

– Il a dû être content de te voir.

Elle haussa les épaules, il crut qu'elle allait pleurer. Le père de Safiya était en phase terminale depuis quelque temps déjà. L'hôpital l'avait renvoyé chez lui quelques heures plus tôt avec une petite réserve de morphine : ils ne pouvaient rien faire d'autre. Il n'y aurait ni soins à domicile, ni visites du personnel de santé, ni infirmiers spécialisés en soins palliatifs, ni assistance téléphonique. Le père de Safiya était rentré mourir chez lui, dans le lit qu'il avait partagé avec son épouse trente-sept ans durant, à la différence près que ce lit avait été déplacé et remplacé par un lit médicalisé tout neuf et réglable. La possibilité d'embaucher une

infirmière de nuit avait été évoquée, Martin avait même offert de participer aux frais, mais la mère de Safiya n'y était pas favorable : son mari ne voudrait pas d'une inconnue dans sa chambre.

– Ma mère me préoccupe. Elle a peur, je le lis dans ses yeux. Elle s'inquiète de notre situation financière. Toutes leurs économies y sont passées.

La première fois qu'il rencontra Marjorie Brown, il arriva pour le dîner avec une bouteille de merlot californien. Elle en fut ravie : comment avait-il deviné son faible pour le vin rouge ? Elle l'emmena tout droit à la cuisine goûter les beignets de poisson qu'elle faisait frire.

– Je n'ai rien mangé d'aussi délicieux depuis mon arrivée, dit-il en toute sincérité.

– Merci, répondit-elle avant d'ajouter à l'adresse de Safiya : Quel enjôleur, celui-là, il sera toujours le bienvenu ici !

À ce moment-là, elle n'avait pas idée qu'il couchait avec sa fille, la ramenait chez lui, dans son appartement, à la fin de la journée, voire au milieu de la journée, si leurs emplois du temps respectifs le permettaient. Non, à sa mère, Safiya l'avait simplement décrit comme un vieil Anglais solitaire rencontré au travail. Rien de plus.

Il avait été étonné par l'aspect démodé de la maison : placards en formica vert olive, plan de travail blanc, petite cuisinière à gaz sur laquelle était posé le gros brasero et grand frigo couvert de pense-bêtes et de cartes postales. C'est là qu'était née Safiya et, depuis lors, rien ou presque n'avait changé : même plancher de bois, même ventilateur au plafond de la salle de séjour, même placard rempli de vaisselle et des verres à cocktail de la grand-mère, même shaker argenté. Il avait remarqué des bouteilles bleues alignées devant la porte battante de l'entrée. À en croire Marjorie, elles étaient censées éloigner les mauvais esprits.

Parfois, des vagabonds pénétraient dans la cour et

dormaient sur les marches de l'entrée. Pas plus tard que le mois dernier, elle avait failli trébucher sur l'un d'eux au moment de fermer le portail. Il arborait de longues *dreadlocks*, on aurait dit une tête grouillante de serpents, son torse nu était trempé de sueur. Un bout de corde retenait son pantalon. Sa toison pubienne ressortait par endroits. Furieux d'avoir été bousculé, l'homme l'avait traitée de tous les noms. Elle avait rétorqué qu'elle avait déjà appelé St Ann, l'asile de fous, et qu'une fourgonnette était en route. Depuis qu'elle avait déposé les bouteilles sur le pas de sa porte, l'homme n'était pas revenu. Les Noirs avaient peur des bouteilles bleues. D'après Safiya, ils étaient à la fois religieux et superstitieux. Si quelqu'un vous pique votre argent, récitez un Notre-Père et vous le verrez détalé.

Ce soir-là, Marjorie avait préparé un festin antillais : du riz à la citrouille et au bœuf accompagné d'une grande salade de laitue et de tomates du pays. Sans oublier du pain à l'ail, des galettes de manioc et de la banane plantain frite. Ils s'étaient assis autour de la table ovale en acajou, œuvre de son mari au début de leur mariage, en 1955. L'ambiance avait été détendue, il s'était débrouillé pour éviter les détails trop personnels sur sa vie en Angleterre. Ils avaient surtout parlé de la politique de Trinidad, de la récente élection de Miss Univers et de l'affolante hausse de la criminalité. Le sérieux avec lequel les habitants de Trinidad s'intéressaient à leur gouvernement ne cessait de l'étonner. Ce n'était pas en Angleterre qu'il aurait eu pareille discussion sur le nouveau parti travailliste autour de la table du dîner. Quand Safiya lui dit au revoir, il vit qu'elle était satisfaite. La soirée s'était passée au mieux.

Mais un mois plus tard, quand il retourna chez eux, Marjorie ne vint pas le saluer, elle resta dans sa chambre à regarder *Les Experts : Miami*. Elle avait trouvé une carte d'anniversaire dans la chambre de Safiya. Face au piètre choix qu'offrait le centre commercial, il avait opté pour une carte Hallmark à l'eau de rose. On y voyait un bébé labrador

mignon tout plein, faveur rouge au cou : *Aux yeux du monde tu n'es sans doute qu'un être parmi tant d'autres mais, à mes yeux, tu es le monde.* Marjorie avait décidé d'affronter Safiya, qui lui avait avoué que oui, ils avaient une liaison, que oui, c'était compliqué et que non, l'aventure dans laquelle elle se lançait ne lui faisait pas peur.

Ce soir-là, il attendit de pouvoir parler à Marjorie dans la salle de séjour. Safiya lui prépara un sandwich et lui apporta une bière. Elle aurait voulu qu'il laisse tomber. Il n'y avait plus rien à dire. Mais il attendit, tout en écoutant les voix de la série américaine émanant de la chambre de la mère de Safiya. Il se levait pour partir quand Marjorie apparut dans l'embrasure de la porte.

– Je ne veux plus vous voir ici, dit-elle calmement – on aurait cru qu'elle avait pleuré. Ma fille est tout ce que j'ai. Un homme de votre âge devrait avoir plus de bon sens que ça !

Il s'en retourna dans la nuit, tourna plusieurs fois autour du *Savannah* avant de se décider à entrer dans le parking du *Hilton* où il éteignit ses phares, recula son siège. Ça lui avait flanqué un coup, à son âge, de se faire gronder comme un gamin par la mère de son amie.

Il pénètre sans bruit dans son appartement, attrape une bière dans le frigo, avance jusqu'à sa petite véranda plongée dans l'obscurité. Il déverrouille les portes en fer forgé, les ouvre. Il n'aime pas se barricader, mais il n'a pas le choix. Il s'est montré moins vigilant ces dernières semaines, il sait pourtant qu'il doit se méfier. Le mois dernier, n'a-t-on pas retrouvé près de chez lui le corps d'une femme d'une cinquantaine d'années ? Quelqu'un avait vu deux hommes sur le pas de sa porte, il semblerait qu'elle les ait laissés entrer sans opposer la moindre résistance. Elle faisait faire des travaux, agrandir son porche et il y avait des allées et venues toute la journée. Personne n'avait rien remarqué de suspect. Dans la soirée, son fils s'était arrêté, il avait trouvé sa mère

gisant par terre dans la pièce qui servait de débarras, ligotée avec un tuyau d'arrosage dont une extrémité avait été enfoncée dans sa gorge jusqu'à l'estomac, et sortait de sa bouche telle une énorme nouille en plastique vert.

Les lampes de surveillance des voisins sont allumées, leur piscine en forme de L miroite à travers la clôture. Ils s'absentent souvent. Il les a rencontrés à plusieurs reprises, chez eux lors d'une soirée au moment de Noël, ou de l'autre côté de la clôture. Ils ont l'air sympathique.

Il est persuadé que Jeanne, l'épouse, s'est fait poser des implants mammaires qu'elle arbore hardiment avec des jupes moulantes et des bustiers. D'un abord facile, elle est cependant consciente de son image et dompte ses cheveux décrépés ou rajuste ses bretelles tout en se plaignant de la chaleur ou de la pluie. Il se demande si ça lui arrive d'aller voir ailleurs. Il s'est rendu compte qu'il est possible, dans une relation, de donner au monde une image bien différente de la vérité. À l'heure actuelle, quand il fait la connaissance d'autres couples, il se surprend à chercher des signes, il se perd en conjectures. S'aiment-ils? Sont-ils heureux? Sont-ils fidèles l'un à l'autre?

Oui, Jeanne a un petit air disponible, évaporé. Chemise blanche à manches longues et pantalon, toujours impeccable, Satnam, son mari, est cadre supérieur dans la compagnie aérienne locale, ce qui leur permet de s'envoler vers la destination de leur choix, avec une préférence pour Miami, où elle fait ses courses et où ils possèdent deux maisons.

Comment un homme aussi posé et calme que Satnam s'est-il débrouillé pour se retrouver avec une femme comme Jeanne? Il a déjà rencontré des cas semblables et cela ne va pas toujours sans remous mais, en général, le temps arrange les choses. Oui, avec le temps, les gens révèlent leur vraie nature. Il pourrait parier qu'un jour, Jeanne troquera Satnam pour un autre, qu'elle vendra les baraques, la bagnole, réclamera la moitié de son salaire annuel, somme

qui, que ce soit à Trinidad ou en Angleterre, représente un sacré magot, et se hâtera d'épouser un gars plus jeune, plus aventureux, mieux foutu. Voilà qui ne semble guère précocuper Satnam.

Le jour de leur départ pour Miami, il les a aperçus dans leur 4x4 noir Toyota. Jeanne a passé la tête par la vitre électrique en verre fumé; ses longues boucles d'oreille s'agitaient.

– Rien que je puisse vous rapporter de chez l'Oncle Sam? Gêné, il avait lâché sans réfléchir :

– Figurez-vous que je déteste l'Amérique.

À son regard, il l'avait sentie déconcertée.

– Je plaisantais, avait-il ajouté. Amusez-vous bien.

Ils devraient être de retour ce week-end.

À l'horizon, il distingue les collines. Il a peine à croire qu'il ait si vite pris l'habitude de s'asseoir sous la véranda, sur ces affreuses chaises en alu dont le cannage en plastique blanc est en piteux état – deux d'entre elles sont bonnes à mettre au rencart. Un muret en briques entoure la véranda, au centre de laquelle se trouve une table, en plastique blanc elle aussi. Ce n'est pas le grand luxe, mais il commence à les aimer ces collines, à aimer leurs couleurs changeantes. Parfois, au petit matin, quand il vient s'asseoir avec sa première tasse de café de la journée, elles sont pâles et bleutées. À midi, elles virent au jaune tirant sur le vert puis, à la tombée du jour, elles se parent de violet et de mauve. À présent, elles sont noires comme jais.

Il arpent le jardin. Le gazon tropical est plus épais, plus rêche que sa pelouse anglaise. Les brins d'herbe sont comme du crin, ils font ressort sous vos pas. Ces derniers temps, il s'est aperçu qu'il aimait le contact de ses pieds nus sur le sol, surtout au point du jour, quand la terre est moite, car à la saison des pluies, elle deviendra une boue rougeâtre qui rappelle l'argile. À côté de l'appartement se trouve un vieux lavabo dans lequel il peut se laver les pieds. Il doit se méfier des herbes mamzelle et, bien sûr, des milliers de fourmis microscopiques. D'après Safiya, on compte douze

espèces de fourmis à Trinidad. Il lui reste à découvrir les «bachacs», ces fourmis coupe-feuilles géantes qui hantent les forêts. Un jour, Safiya l’emmènera les voir.

Il contemple les formes sombres, les arbres mystérieux, l’appentis en béton, et se demande où est passé Fanta. D’habitude, à cette heure-ci, le chat est allongé sur le mur de la véranda, à moins qu’il ne dorme dans son panier d’osier. Il ne l’a pas vu de la journée. Sans doute est-il occupé ailleurs : après tout, dans une jungle de broussailles, un chat est un lion. Trois mois plus tôt, il l’avait trouvé devant le supermarché, pelotonné dans un coin ombragé, perdu. Efflanqué, dépourvu de queue, mais doté d’un beau pelage orange d’une étonnante douceur, il était assez petit pour tenir dans sa paume. Sans trop réfléchir, il l’avait fourré dans un sac en papier brun qu’il avait mis dans le coffre de sa voiture. À la maison, Fanta avait dormi, puis s’était régala de lait et de crackers émiettés. Il avait vite été assez robuste pour courir partout. Désormais, il a pris goût au thon en boîte de la marque Brunswick et aux croquettes *made in USA*. Safiya lui reproche de trop le gâter. Et puis, elle n’aime pas son nom. Il lui a expliqué que Fanta était une boisson gazeuse anglaise à l’orange.

– J’ai faim, dit Safiya d’une voix traînante, depuis le seuil de la porte. On sort dîner ou on mange quelque chose ici ?

Elle porte un long tee-shirt jaune. Elle est assise, le menton sur les genoux.

– Je serais partante pour un KFC.

En Angleterre, il n’aurait jamais songé y dîner, mais ici, tout le monde semble aimer ça. Un soir, il y a peu de temps, en rentrant de la plage, affamés, couverts de sable, assommés de soleil et en maillot de bain, ils étaient passés au *drive-in* de Maraval prendre une boîte de douze morceaux de poulet tout chauds et bien épicés, puis ils s’étaient garés sous un imposant arbre à pluie. À sa grande surprise, il avait trouvé ça délicieux.

– Je veux t’emmener dans un endroit où l’on ne va pas tous les jours.

Il s’accroupit derrière la jeune femme.

– À toi de choisir, où tu voudras, ajoute-t-il.

Ce ne sont pas les restaurants qui manquent en bordure de la longue avenue qui traverse le centre-ville. Depuis leur arrivée, un restaurant italien, un chinois et un mexicain ont ouvert à quelques semaines d’intervalle. Il y a aussi un bar qui, avec ses abat-jour et sa musique d’ambiance, lui rappelle les pubs gastronomiques anglais.

Safiya aime bien l’endroit, lui le trouve snob, qui plus est, la clientèle est un peu jeune, et les consommations ne sont pas données. Tout le monde prétend que l’économie est en plein essor. Trinidad serait-il le seul pays au monde où il en est ainsi, le seul où la vie est encore « douce », comme on dit ?

– Un Zinger, tu sais, ce hamburger au poulet épicé, répond-elle, voilà ce que je veux. Un Zinger, des frites et un grand coca.

Il comprend pourquoi elle ne veut pas sortir. D’abord, jouer le grand jeu ce soir accentue le pathos de la séparation, et il ne veut pas qu’elle perçoive qu’il s’agit là de leur dernière nuit ensemble. Du moins pour les deux prochaines semaines. De plus, un dîner intime dans un restaurant chic et cher est susceptible de lui laisser un souvenir plus fort, plus durable. Il souhaite qu’en son absence, elle garde de lui un souvenir ému : un homme au grand cœur qui la soutient et qui l’aime. Quelqu’un avec qui partager un bon moment ; quelqu’un sur qui elle peut compter.

Il a remarqué qu’elle se tourne de plus en plus vers lui à mesure que la santé de son père décline. Il est son refuge, il l’apprécie, il l’avait espéré. Les deux prochaines semaines seront cruciales.

Ils se sont réveillés tard. On cogne à la fenêtre de la chambre. Martin s'arrache à son profond sommeil, il sort en chancelant dans le couloir. Il distingue une forme sombre à travers le verre dépoli, il est tout désorienté. Voici qu'il se souvient : il a pris sa journée, il part pour Tobago. Il a demandé à Sherry, la femme de ménage, de venir aujourd'hui plutôt que demain et elle est arrivée en avance.

– Monsieur Rawlinson! crie-t-elle à tue-tête. Monsieur Rawlinson!

Elle agite un sac en plastique.

– J'ai trouvé de belles oranges sur la route, juste après le virage. Je vais vous en presser.

Il la fait entrer. Elle se dirige vers la salle de bains des invités, où elle passe sa tenue de travail et met un tablier. Elle dispose d'un coin de penderie pour ses vêtements et d'une petite douche. Elle a l'habitude, il n'a plus besoin de lui donner ses instructions – la façon dont il aime que le ménage soit fait, bref, le b.a.-ba. Il n'est pas homme à se débrouiller seul, il laisse souvent traîner ses vêtements sales à même le sol. Il faut qu'il en prenne conscience, qu'il fasse un effort. Ce n'est pas évident.

Il a hérité de Sherry avec la maison, et il apprécie avant

tout sa présence. Entendre quelqu'un d'autre faire du bruit, passer l'aspirateur, essorer la serpillière dans le grand seau en métal, ouvrir et refermer les placards a un je-ne-sais-quoi de rassurant. La seule chose qui l'exaspère, c'est lorsqu'elle se lance dans ses sermons. Comme la semaine dernière, quand il l'avait déposée chez elle avant d'aller à la plage. Sitôt descendue de voiture, elle lui avait confié qu'elle prierait pour lui à l'église le dimanche suivant. « C'est trop tard pour ces trucs-là », avait-il répondu. Il déplore qu'elle soit venue alors que Safiya se trouvait dans l'appartement – à quoi pensait-il donc ce jour-là? –, et surtout ce matin, leur dernier ensemble avant quelque temps. Il la soupçonne de désapprouver sa relation avec Safiya. Il est quand même en âge d'être le père de la jeune femme.

– Excusez les boîtes de KFC, dit-il, en jetant les gobelets en carton, les serviettes et les coupelles de ketchup dans le sac-poubelle noir.

Safiya déclare qu'il est trop tard pour le petit déjeuner, qu'elle se contentera d'une tasse de café. Elle se maquillera au bureau. Elle crie « 'jour » à Sherry, qui se tient dans l'embrasement de la porte, balai à la main. Elle attrape son sac, ses sandales, un peigne et lui demande s'il peut ouvrir le portail, illico. Un portail électrique, c'est bien le seul détail qu'il regrette de ne pas avoir exigé. Déverrouiller le gros cadenas, ouvrir et refermer l'imposant portail noir, a fini par devenir une fichue corvée.

Safiya est au volant de sa Mazda 626 d'un blanc éclatant, le moteur tourne, la radio braille. Elle descend sa vitre, baisse le son.

– Ne conduis pas comme une folle, promis? Vigilante aujourd'hui, vivante demain!

Safiya lui lance un regard qu'il est sûr de ne jamais oublier, elle fronce un peu les sourcils, avec un sourire en coin. Il se penche pour l'embrasser, oubliant qu'il est en caleçon et qu'ils ne sont pas seuls. Elle se plaint souvent que les touristes anglais n'ont plus aucun savoir-vivre dès

qu'ils sont au soleil, qu'ils perdent tout sens des convenances. Il aurait tendance à être de son avis.

Il s'aperçoit qu'elle ne s'est pas séchée correctement, le haut de son chemisier est humide et ses cheveux mouillés tombent sur ses épaules. Il aimerait l'extirper de la voiture et la ramener à l'intérieur. Si Sherry n'était pas là, il pourrait y songer : au diable le bureau, il y a des choses plus importantes. Il s'était imaginé qu'ils feraient l'amour ce matin, il est contrarié d'avoir dormi si tard.

– Fais en sorte que je te manque, lance-t-elle, comme un ordre.

– Tu me manques déjà !

Il l'embrasse de nouveau, conscient de sentir le café à plein nez.

– Et n'oublie pas de bien te tartiner d'écran total ! Avec la brise marine, on ne se rend pas toujours compte de l'intensité du soleil.

– Voilà un conseil qui fait très « bonne épouse » !

Elle chausse ses Ray Ban, remonte l'allée à toute allure et, le bras dépassant de la fenêtre en un geste d'adieu, elle démarre en trombe. Il regarde la voiture disparaître au coin de l'impasse. Tout redevient calme.

Le ciel pâle du matin est dégagé. Deux perroquets vert émeraude sont perchés sur le fil électrique, silencieux ; sans doute ont-ils décidé de faire bande à part, eux qui se déplacent souvent en volées, piaillant comme s'ils se querelaient. Il ne se souvient d'aucun oiseau anglais poussant de pareils cris, hormis peut-être les oies ou les dindons. Il semblerait qu'ils se taisent quand ils ne sont qu'à deux. D'après Safiya, les perroquets et les cygnes ont un point commun, ils se mettent en couple pour la vie : une espèce bien rare, assurément...

Il prend son journal dans la boîte aux lettres fixée au portail à l'américaine et s'attarde, pieds nus, dans le jardin. Le sol est déjà chaud. Au début, il aurait mis des tongs pour marcher sur le béton, car ses pieds n'étaient pas endurcis,

habitué qu'ils étaient aux chaussures, bottes, pantoufles et chaussettes. Cette année, ils sont devenus plus résistants, la plante est à présent une couche de corne jaunâtre, surtout au talon, ce dont il se félicite. Sans doute a-t-il fini par s'adapter à son environnement.

Tout paraît très sec, il ferait bien d'arroser les plantes avant de partir : des fougères et deux grands pots d'anthuriums dont les étranges fleurs roses ressemblent à des oreilles, ce qui l'enchant.

À en croire Safiya, la sécheresse devrait s'intensifier au cours des prochains mois. Dès le mois de juin, le jardin implorera les cieux pour qu'il pleuve, plantes et arbres se voûteront, tels des vieillards.

Il a du mal à suivre le rythme des saisons. Safiya prétend qu'il n'y a que deux saisons, l'une sèche, l'autre humide, mais cela semble plus compliqué. Que dire du *petit carême*, un épisode de temps sec au beau milieu de la saison des pluies ? Et qu'en est-il de la saison des ouragans ? En Angleterre, l'arrivée de chaque saison est manifeste, quoique moins évidente qu'autrefois. C'est là une des rares choses qui lui manquent.

Une fois par semaine, Vishnu, son jardinier, tond la pelouse, taille les arbres – un petit manguier et un oranger – et la haie dont les fleurs bleues lui rappellent les myosotis. Vishnu a vraiment transformé le jardin, il a planté du manioc près de la clôture, un bananier à côté de la citerne, il a aussi rapporté des lys. Martin lui a fait remarquer qu'il se compliquait la tâche. Le jardin exigera désormais un certain entretien.

– Détrompez-vous, a répondu Vishnu. À la saison sèche, il faudra l'arroser, c'est tout. Vous verrez. Vous aurez bientôt un petit paradis !

Martin est fort satisfait de son jardinier. Vishnu vit à Curepe avec Shanti, une femme alcoolique plus âgée et qui, apparemment, ne lui rend pas la vie facile. D'après Sherry, Shanti passe ses journées chez elle à boire du rhum. Si

d'aventure Vishnu rentre tard, elle le frappe avec tout ce qui lui tombe sous la main : balai, casserole, bout de tuyau.

Parfois, Shanti se pointe à l'appartement. Un jour où Vishnu tondait la pelouse, elle s'était couchée à l'ombre de l'avocatier, les bras derrière la tête, ses jambes maigrichonnes allongées. Au bout d'une heure, elle avait émis une espèce de miaulement, et les deux avaient disparu à l'intérieur de l'abri de jardin pour, selon Sherry, « copuler ».

Sherry était furieuse.

– Comment ont-ils osé faire ça alors que j'étais dans la maison ? C'est irrespectueux. Un manque de respect envers vous et moi.

– La vie est longue, Sherry, sa durée moyenne est de soixante-dix ans. Ça peut paraître bien long si on ne s'amuse pas. Vishnu mérite tout de même de se distraire un peu !

Deux ans plus tôt, Martin aurait passé un savon en bonne et due forme au jardinier, mais plus maintenant. Comme disait sa mère : *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.*

Sherry défait le lit, jette les draps par terre. Elle a de gros bras musclés, du ventre et des petits seins. Ses cheveux noirs, tirés en arrière, sont gras. Debout sur le seuil de la porte, il savoure à petites gorgées le jus qu'elle vient de presser pour lui, un vrai délice.

– Vous avez hâte d'être à Tobago, monsieur Rawlinson ? On dit que Tobago est une île agréable et paisible, idéale pour les jeunes mariés ou ceux qui ont déjà un pied dans la tombe. Vous ne voudrez jamais revenir dans cet endroit de dingue. Trinidad, c'est un vrai merdier, croyez-moi.

Fanta se faufile par la porte entrouverte. Museau dressé, il renifle. C'est bon signe : il prend possession de son territoire. Sans lui prêter attention, Sherry ramasse les draps. Le chat s'arrête, l'observe, fait demi-tour et ressort sans se presser, frôlant de son long corps orangé le mur blanc bien frais.

– Aujourd’hui, Port of Spain ressemble à Miami, mais sans la police. Tous ces gratte-ciel ! On en parle sans cesse comme d’un pays industrialisé, mais c’est loin d’être le cas, je vous garantis. On devrait avoir honte.

– C’est comme partout, Sherry, lui explique-t-il. Il n’y a pas qu’à Trinidad. La situation n’est guère plus reluisante en Angleterre, vous savez. La bureaucratie, voilà le problème, où que vous alliez.

– Au moins, en Angleterre, vous n’avez pas autant d’enlèvements qu’ici. Quand la police vous dit qu’elle arrive, elle arrive. J’espère que vous allez la mettre au pas, notre police !

Il ne sait que répondre. Sherry a raison. La situation à Trinidad ne semble pas prête à évoluer dans un proche avenir, disons qu’elle aurait même tendance à empirer. Une fâcheuse suffisance, une réticence à toute suggestion, l’ont souvent dérouté. Combien de fois n’a-t-il pas entendu : « Tout ça, c’est bien beau, monsieur Rawlinson, mais nous ne fonctionnons pas comme ça dans notre pays. » Ils ont au moins quarante ans de retard. Mais que peut-il faire ? C’est comme ça, c’est tout. En arrivant, il était bien décidé à redresser la barre, et il continue à faire de son mieux.

Ils restent un moment à se regarder, jusqu’à ce qu’il se rende compte qu’il est encore en caleçon.

– Trinidad est un pays riche, Sherry. Vous avez du pétrole et du gaz naturel. Vous êtes bien mieux lotis que d’autres îles qui, elles, ne possèdent que des bananiers et des muscadiers. Prenez Grenada, par exemple...

– Oui, mais qu’est-ce qu’on en fait de cet argent, je vous le demande ? On construit des résidences pour le Premier ministre, des gratte-ciel, on achète des jets privés, alors que beaucoup n’ont ni l’eau courante ni même un toit. Sans parler des écoles !

Le téléphone sonne, il est soulagé. Safiya lui rappelle qu’elle passera les deux prochains jours à Mayaro et ne

pourra, sans doute, être jointe, faute de réseau téléphonique, si jamais il décide de lui envoyer un SMS.

– Comment se fait-il que tu ne sois pas encore prêt? Il ne te reste plus beaucoup de temps.

– Où es-tu? demande-t-il, pour tenter de la faire apparaître.

– Dans le couloir, au bureau.

Il se souvient du passage aux murs couverts de photos des rois et reines du carnaval de Trinidad, prises au fil des ans.

– Ils auraient pu mettre une photo de toi, ma reine du carnaval!

Avant de partir pour l'aéroport, il appelle le bureau. Pas de réponse : sans doute Juliet a-t-elle avancé sa pause déjeuner, à moins qu'elle ne soit aux toilettes. Il réessaye, le téléphone sonne dans le vide. En fait, peu importe qu'il lui parle ou non avant de s'envoler. Un détail le frustre au sujet de Trinidad : que l'on soit décontracté dans sa vie personnelle, c'est une chose, mais on ne saurait l'être au travail. Juliet aurait dû mettre le répondeur. Un geste tout simple. Il voulait juste lui rappeler d'envoyer son projet de renouvellement de contrat dès qu'il serait prêt.

Il s'est pris d'affection pour Juliet. En richelieus démodés et bas de nylon épais, elle va et vient à pas feutrés dans le bureau comme si elle avait tout son temps, mais elle se débrouille, d'une façon ou d'une autre, pour faire son travail. Organiser les vacances de Martin n'entre pas dans ses attributions, cependant elle s'y est attelée sans broncher : location de la villa (celle de l'ami d'un ami, à un prix défiant toute concurrence, chauffeur pour les récupérer à l'aéroport, voiture de location à leur porte). Que demander de plus? Parfois, elle lui apporte une petite gâterie : un gâteau à la noix de coco, des brownies ou du sirop d'écorce de bourdaine fait maison. La semaine dernière, lorsqu'il a demandé une prolongation de son visa, elle a fait la moue.

– Ne vous en faites pas, monsieur Rawlinson, on ne va pas vous expulser de Trinidad, en tout cas pas pour le moment. On a besoin de vous ici. Vous êtes le garant de la sécurité de notre pays. Même Raymond le dit.

Il avait été flatté, surtout par ce qu'elle avait ajouté au sujet de Raymond, connu pour ses réticences à l'égard du recrutement d'Anglais, convaincu que Trinidad devait se sortir seule de son merdier. Il lui avait fallu du temps pour se sentir accepté. À sa grande surprise, les deux hommes étaient devenus amis.

Lors de son premier jour au travail, Raymond l'avait emmené dans un pub animé de St James, pour accélérer son processus d'intégration. Assis au bar, ils avaient vu l'endroit se remplir, au rythme endiablé de la Soca que martelaient d'imposants haut-parleurs. Ayant l'estomac vide, et n'étant pas encore habitué à la chaleur, la bière lui était vite montée à la tête. Il avait été pris de vertige. Il venait de se rendre compte qu'il était à Trinidad, patrie du calypso et du carnaval selon les guides touristiques. Le melting-pot des Caraïbes.

– Ouvrez bien grands les yeux, avait insisté Raymond, voici le genre de personnes auxquelles nous avons affaire. Dans le tas, vous en avez qui ont tué huit ou dix personnes. Ils n'ont peur ni de la loi, ni de qui que ce soit.

Des jeunes, des couples jouant aux dominos, des femmes en short, en tenue légère ou en jeans moulants, d'autres, déjà ivres, se trémoussant autour d'une table de billard, quelle effervescence ! Chacun semblait passer un bon moment, y compris Raymond et lui.

– Vous voulez savoir pourquoi nous avons tous ces problèmes ? La drogue. On l'expédie dans le monde entier, aux États-Unis, en Angleterre, en Europe. Cela prend six heures pour la faire passer de Colombie à Trinidad. Il est arrivé que de gros cargos censés être radoubés à Trinidad aient été saisis en Espagne avec des millions de dollars de cocaïne.

Martin était au courant.

– Il y a deux mois, nous avons intercepté un bateau en provenance de Colombie. Douze mètres de long. Cinq moteurs de cent cinquante chevaux chacun. L'équipage était entassé à l'arrière et l'avant était encombré de gros paquets de cocaïne et de marijuana. Les hommes étaient lourdement armés, huit ou dix fusils, y compris des mitrailleuses. Ce genre de gars viennent ici livrer leur drogue, puis ils se taillent en avion depuis Piarco en laissant derrière eux leurs armes, d'où cette prolifération de fusils.

Raymond était bien placé pour le savoir.

– En juin 1999, neuf personnes ont fini au gibet de la prison d'État. Savez-vous combien de meurtres il y a eu ce mois-là? Pas un seul. Et vous voulez savoir pourquoi? ajouta-t-il en tapant sur le comptoir. Pour la simple raison que les Trinidiens n'aiment pas la potence.

– Il faut reconnaître que c'est un peu barbare, vous ne trouvez pas? hasarda Martin avec un vague sourire.

Raymond secoua la tête.

– Barbare? Vous voulez savoir ce qui est barbare? Eh bien, c'est d'enlever quelqu'un et, une fois la rançon versée, de lui tirer une balle dans la gueule! De frapper deux jeunes mères à coups de poing, comme des poupées de chiffon, sous les yeux de leurs enfants. Ou encore de voir un bébé jouer dans le sang de ses grands-parents ou d'abandonner une enfant dans un champ de canne à sucre après l'avoir violée de façon atroce, fendue en deux comme un bambou. Oui, j'appelle ça barbare, moi. Ce genre de choses ne se produit que trop souvent. À croire que c'est normal. Le nombre de meurtres a augmenté de trente-huit pour cent. Et dire que nous ne bougeons pas!

Raymond fulminait.

– Que voulez-vous que le Conseil privé de la couronne britannique comprenne à ce pays? Ils ne vivent pas ici, ils ignorent tout de la mentalité de ces gens et de l'histoire de ces îles. Alors comment pourraient-ils nous donner des leçons en matière de châtement? Ils feraient mieux de se

mêler de ce qui les regarde et de nous laisser pendre ceux des nôtres qui le méritent!

Martin aurait souhaité répliquer que la peine capitale était le signe d'une société rétrograde et qu'à son avis, elle ne pourrait jamais se justifier. Comme le disait Martin Luther King, *œil pour œil laisse tout le monde aveugle*. Oui, il aurait pu discourir sur le sujet des heures durant, au lieu de cela, il se retint et finit sa bière.

– Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, une habitante des environs de St Joseph s'est rendue dans un salon de coiffure de Tunapuna. Il y avait là trois autres clientes. Deux types ont fait irruption et ils les ont violées. En pleine journée. Vous m'entendez? Raymond agita son index. Oui, je dis bien, en pleine journée! Tandis qu'ils abusaient d'elle, une femme s'est écriée :

– Pourquoi vous faites ça? Pourquoi nous faites-vous ça?

Et l'homme de rétorquer en la regardant droit dans les yeux :

– J'ai besoin d'une raison?

En ce premier jour, Martin se vit attribuer un Glock 9 mm, puis on l'envoya effectuer un stage de quinze jours pour apprendre à manier cette arme, apparemment aussi fonctionnelle que compacte, ayant moins de recul et de souffle que les autres. Il étudia la position adéquate, «le nez dans l'alignement du pied» et, pour le tir rapide, la façon d'avancer les épaules ou de serrer l'arme jusqu'à ce que votre main tremble. Il apprit la distorsion de la perception : comment, sous l'effet du stress, vous pouviez encaisser une demi-douzaine de tirs sans avoir idée du nombre de fois où vous aviez tiré. Travailler avec des armes à feu ne l'avait jamais attiré. Le monde de la politique, de la stratégie, de la performance et de l'administration l'intéressait davantage.

Il était toutefois plus doué qu'il ne l'aurait cru : selon l'instructeur, d'ici quelques semaines, il mettrait dans le mille à tous les coups. Au début, le pistolet le stressait. Même s'il n'avait pas eu à s'en servir, il s'était vite habitué

à ce petit étui sur la hanche, culasse bien verrouillée. Il ne pouvait nier la sensation de pouvoir et l'assurance que cette arme lui procurait. Il en comprenait aussi la nécessité à Trinidad. Élève policier dans le Warwickshire, il avait reçu là le meilleur conseil de sa carrière : « Entre, fais le boulot et repars. » Trente ans plus tard, c'était toujours valable.

Il a de l'intuition, il s'y est toujours fié. Autant pâtir de ses erreurs, plutôt que de celles d'un autre. Grâce à elle, il a mené à bien sa première affaire à Trinidad et a ainsi gagné la confiance de Raymond.

À peine Martin était-il arrivé qu'un garçon de onze ans, issu d'une riche famille indienne, avait été enlevé en rentrant de l'école. Il y avait eu deux ou trois coups de téléphone, on avait parlé rançon. Avant de contacter la police, le père, bouleversé, avait laissé un demi-million de dollars dans une plantation de canne à sucre au sud de Trinidad. Et puis plus rien. Les jours passèrent. La police établit un périmètre de sécurité là où l'argent avait été déposé. Ils ratissèrent la plantation, menèrent une enquête auprès des proches et des collègues du père. Ils explorèrent la moindre piste. Raymond était dépassé par les événements. On proposa à Martin d'assister aux interrogatoires, de superviser l'enquête, de leur signaler tout vice de procédure.

Ses soupçons se portèrent sur l'oncle de l'enfant, frère et collègue du père. Si sympathique fût-il, un je-ne-sais-quoi lui avait mis la puce à l'oreille. Quand ils parlèrent à l'homme, il cacha son visage dans ses mains et pleura. Il aimait l'enfant, dit-il, jamais il ne lui aurait fait le moindre mal. Martin suggéra de poser les scellés sur la porte de la maison de l'oncle en vue d'une perquisition en bonne et due forme. Raymond se montra hésitant, cette procédure coûtait cher et représentait une perte de temps. Qui plus est, Martin était le seul à penser que l'homme était coupable. La maison était grande, sept ou huit pièces. Dans l'une d'elles, située à l'arrière, donnant sur un grand jardin entretenu avec soin, il y avait un billard de deux mètres

cinquante de long importé de San Diego. Le tapis vert était impeccable, comme neuf. Martin l'examina de près, suggéra même de le démonter. À première vue, rien de suspect, ce n'est qu'en inspectant les poches qu'ils s'aperçurent qu'elles étaient pleines de sang. Celui du garçon. Une scie fut ensuite découverte, enterrée sous un oranger du jardin. Bref, on avait découpé le malheureux sur la table de billard.

La grand-route est embouteillée, serait-ce dû à un accident au carrefour du drive-in de Kay Donn? Les feux de circulation sont souvent hors-service et il n'est pas rare que, persuadés qu'ils ne fonctionnent pas, des automobilistes accélèrent au croisement. Les accidents mortels sont en hausse, ce qui n'a rien d'étonnant. Le taux de mortalité routière de Trinidad est l'un des plus élevés des Caraïbes.

Les collisions entre véhicules sont ici d'une telle violence qu'il est à peu près impossible d'en réchapper : des télescopes à grande vitesse, où conducteurs et passagers, faute d'avoir attaché leur ceinture de sécurité, sont projetés à travers le pare-brise. La plupart des accidents se produisent au petit matin, entre minuit et six heures, sur l'une des trois autoroutes principales, en particulier sur celle où il se trouve à présent, avec la climatisation à fond, sa petite valise sur la banquette arrière, et le soleil de midi que réverbère le capot étincelant.

C'est la saison des incendies. Dans un champ sur la gauche, une fumée noire monte en volutes, et il se demande si ce feu n'est pas d'origine criminelle, si des fermiers n'ont pas brûlé des cannes à sucre pour tuer insectes et animaux nuisibles, araignées, rats, scorpions, serpents. Les reptiles sont une véritable menace, surtout dans les maisons proches des collines. Vishnu l'a mis en garde, la morsure d'un serpent corail entre les orteils vous achèvera en quelques heures.

Une radio locale passe une chanson de Gloria Estefan qui le ramène à ses vingt ans : *Don't Wanna Lose You*.

Il faut reconnaître que dans les bars, les clubs, les hôtels ou à la radio, les habitants de Trinidad raffolent de chansons de ce sentimentalisme mielleux, typique selon lui de la côte ouest des États-Unis. C'est bizarre, songe-t-il, ces jours-ci, ce genre de musique ne lui porte pas sur le système. D'après Safiya, de telles chansons aiguïssent les émotions, tristesse, deuil ou désir. Aujourd'hui, elles se mélangent en son for intérieur. Pour la première fois depuis des semaines, il est pleinement conscient des réalités de sa vie, des innombrables petites décisions qui l'ont amené là où il se trouve à cet instant. Si on le lui avait dit deux ans plus tôt, il ne l'aurait pas cru. Non qu'il soit malheureux ! Comment voudriez-vous l'être dans un monde aussi débordant de vie ? Comment cela est-il arrivé ? Comment s'est-il retrouvé ici ?

Safiya lui a dit un jour que les décisions ne se prenaient pas, mais s'imposaient à vous. Étrange, n'est-ce pas, de tenir de tels propos si tôt dans une relation ? Il se demande souvent si, en ce premier après-midi, la jeune femme n'avait pas certaines intuitions au sujet de leur rencontre. Il se trouvait au bar du *Hyatt Regency*, où il avait séjourné en arrivant à Trinidad. Il pleuvait à verse, elle avait surgi avec un parapluie du *Trinidad Guardian Life*, les pieds mouillés dans ses sandales, le bas de son jean sale et détrempé. Assis près de l'entrée, il attendait que la pluie cesse. Elle s'était débarrassée de son fourre-tout en cuir sur le siège voisin. Elle regardait autour d'elle le hall en pleine effervescence. Un groupe de jeunes footballeurs attendait à la réception, leurs bagages éparpillés sur le sol. Le vent avait chassé de la terrasse quelques clients, les délégués d'une conférence internationale sur le sida affluaient. Jamais il n'avait vu le *Hyatt* aussi animé.

– Oh la la ! On se croirait à Piccadilly Circus ! s'exclama-t-elle.

Il lui demanda si elle cherchait quelqu'un. Elle lui répondit qu'elle était venue interviewer un musicien du coin, mais l'artiste était en retard.

– En général, les Trininis évitent de sortir sous la pluie.

Il lui proposa de veiller sur son sac le temps qu'elle aille jeter un coup d'œil dans le hall. Il pleuvait de plus en plus dru, l'orage grondait. Elle alla voir sous le porche où défilaient les voitures, revint, s'effondra dans le fauteuil face au sien.

– Dire que nous avons tellement attendu la pluie et qu'à peine commencée, la saison des pluies tourne à la mousson!

Ses paupières cachaient en partie ses petits yeux verts, intenses. Elle aurait pu être espagnole ou italienne, mais plus vraisemblablement le fruit d'un de ces métissages propres à Trinidad. Un mélange de sang africain, indien, sans doute épicé de quelques gouttes de sang chinois.

– Qu'il pleuve ou non, il fait toujours chaud.

– Oui, la fraîcheur n'arrive qu'aux alentours de Noël. Alors vous les voyez tous enfiler pulls et chaussettes.

– Encore heureux que ça ne se produise qu'une fois par an!

Il buvait son café à petites gorgées.

– Vous êtes ici en vacances?

– Non, je travaille pour votre gouvernement.

– Vous en avez de la chance! Qu'est-ce qui vous a attiré ici?

– J'en avais marre des étés anglais.

– Il y a tout plein d'îles dans les Caraïbes, pourquoi Trinidad?

– Fallait bien que je me décide.

– En général, on ne prend pas une décision, elle s'impose à vous.

Elle lui sourit, découvrant ses belles dents blanches, il la vit alors tout autre : une jeune femme intelligente, rayonnante.

– Bon, je reconnais que c'est exotique, que ça n'a rien à

voir avec l'endroit d'où je viens. Connaissez-vous l'Angleterre ?

– Non, répondit-elle, je suis allée deux ou trois fois à New York. J'adore les States, mais je préfère vivre ici.

Elle lui apprit qu'elle travaillait pour le *Trinidad Express*, mais que ces derniers temps, elle faisait aussi des reportages pour la télévision, ce qui l'intéressait davantage. Elle avait envisagé de s'installer aux États-Unis ou même au Canada. Une de ses bonnes amies vivait à Vancouver, mais il semblait y avoir assez de travail dans les îles pour l'occuper.

– Vous seriez surpris de tout ce qui peut se passer ici.

Son portable sonna, elle se leva, se dirigea vers le hall d'entrée. De dos, elle avait des formes gracieuses, les hanches plutôt larges, mais proportionnées à sa taille mince. Elle devait approcher la trentaine. D'habitude imbattable pour deviner l'âge des autres, il n'aurait su évaluer le sien. Quelque chose dans l'assurance de la jeune femme l'incitait à croire qu'elle était plus âgée. Elle se retourna et le surprit à l'observer. Il se sentit gêné.

– Je file. La pluie se calme.

Il n'avait pas remarqué qu'en fait la pluie avait presque cessé. Elle fourra son téléphone dans la poche de son jean et referma son sac.

– Cela vous ennuerait si je vous demandais votre âge ? osa-t-il en se levant.

– Je pourrais être votre fille, répondit-elle avec un grand sourire.

Cinq ans plus tôt, son ami Nigel Rush, chef de la police de Shrewsbury, avait abandonné sa femme et deux jeunes enfants pour Marilyn, sa secrétaire de vingt-deux printemps. Tout le monde avait crié au scandale. Et voilà qu'il était tombé sur eux en allant acheter des lampes chez John Lewis. Blonde et voluptueuse, la fille n'avait guère de classe. Il y avait eu un moment d'embarras, Nigel était devenu rouge comme une pivoine. Ils s'étaient toutefois serrés la

main, et Martin avait dit à la jeune personne qu'il était heureux de la rencontrer, ce qui était le cas. Une partie de lui-même pensait : « Bravo, Nigel ! », mais en même temps, l'affaire lui semblait ridicule, tragique, et pour autant qu'il sache, parfaitement évitable. Que lui dirait Nigel aujourd'hui ?

Devant lui, les voitures se remettent enfin à avancer, de vrais escargots. Il dépasse un camion transportant des bonnes de gaz qui semble être en panne. Près du véhicule, deux hommes fument des cigarettes, ils rient et plaisantent. Sans doute ce camion est-il à l'origine de ce ralentissement. D'après Safiya, si jamais vous tombez en panne à Trinidad, priez le ciel pour que cela vous arrive en pleine journée !

L'activité de l'aéroport est moins intense qu'il ne l'aurait imaginé. Il gare sa voiture sous un panneau publicitaire d'Air Canada et fait rouler sa valise jusqu'à l'aérogare, un grand et bel édifice. Le soleil coule à flots sur le dallage blanc. L'endroit est spacieux, d'une agréable fraîcheur. Il trouve sans difficulté le guichet d'enregistrement pour Tobago. Trois ou quatre voyageurs font la queue. L'hôtesse d'accueil prend son temps, handicapée par ses faux ongles démesurément longs. La pulpe de ses doigts pianote sur le clavier de son ordinateur. Comment diable parvient-elle à effectuer les gestes les plus simples, tels que faire la vaisselle, s'habiller ou se maquiller ? Ses cheveux tressés serrés et décolorés sont auburn. Elle lui tend sa carte d'embarquement. Ils échangent un regard, les yeux noirs de la fille sont fixes et atones. Il comprend qu'elle en a fini avec lui, qu'il doit se diriger vers les contrôles de sécurité.

Il a faim. Ils dîneront tôt ce soir, c'est sûr, mais pourrait-il attendre jusque-là ? Il repère une cafétéria qui ressemble à un *Starbucks*. Des muffins, des sandwiches, des croissants et des quiches jaunâtres et rassis, rien d'appétissant. Il se décide pour un de ces petits pains au lait dont raffole Safiya et une tasse de café. Si elle était là, elle commanderait un Mocha Chiller, ce café mousseux parfumé au chocolat et

agrémenté de crème chantilly, qu'elle boirait bruyamment avec une paille, telle une gamine.

La table à laquelle il est assis est sale, il l'essuie bon gré mal gré avec sa serviette. Il a compris ces temps-ci qu'en cas d'événement grave, les petits aléas de la vie cessent de vous embêter, sur le moment du moins. Hier, au centre commercial, il a repéré une affiche : « Ne vous tracassez pas pour des bricoles » et, au-dessous : « Ce ne sont que des bricoles. » Un éditeur cherchait ainsi à promouvoir un petit livre compilant les assertions d'un psychologue américain. La situation qu'il vit peut-elle être assimilée à des bricoles ? Comment peut-on la réduire à des bricoles ?

La salle d'embarquement est calme, une quinzaine de voyageurs se partagent les sièges en plastique de couleur vive. Le journal de la CNN passe en boucle sur l'écran de télévision fixé au mur. Dieu merci, le son est coupé : George Bush parle depuis la Maison Blanche, on a droit à un gros plan de sa face de chimpanzé, à son petit sourire satisfait, comme s'il racontait une bonne blague. Martin trouve un siège près des portes d'où il peut observer le petit avion de la Caribbean Airways qui attend sur le tarmac. Les avions à hélices ont un charme désuet et romantique. Ce n'est pas un fana de l'avion, mais un vol aussi court que celui-ci peut générer des sensations fortes.

Ainsi, l'an passé, le train d'atterrissage d'un de ces avions s'étant bloqué, l'appareil avait dû atterrir sur le ventre, dans un champ. Lors de cette approche difficile, les passagers, la plupart membres d'un chœur de gospel, chantaient des hymnes. Le soir, au journal télévisé, on les avait vus sortir de l'avion trébuchant, gémissant, pleurant et louant le Seigneur. Safiya avait déclaré que c'était un miracle. On ne déplorait aucun blessé. Mais Safiya, elle, croit aux miracles. Demander un miracle est aussi simple que passer commande dans un restaurant.

– Et comment tu le payes ton miracle ?

– Par ta foi.

Une jeune femme avec un bébé est assise en face de lui. Une bonne grosse dont les seins paraissent énormes dans son tee-shirt rose qui affiche le numéro 19. Elle le dévisage depuis un moment, et il se demande ce qui, chez lui, peut retenir son attention. Il ne voit pas ce que son apparence présente de particulier. De la main, il lisse ses cheveux grisonnants. Il porte une chemise en coton kaki, un jean Levi's et des sandales de cuir sombre. Safiya a toujours prétendu que les sandales vous trahissent et que, s'il était vraiment bronzé, il passerait presque pour un Trinidadien. En fait, il n'est pas bronzé, disons plutôt qu'il semble avoir pris le soleil à travers une passoire : son visage, ses jambes et ses pieds sont criblés de taches de rousseur, d'où son teint brunâtre. Safiya trouve sa peau étonnamment lisse. Parfois, lorsqu'il se sèche après la douche, ou cherche un vêtement dans le placard, il la surprend qui l'observe.

Un jour où elle était ivre, elle lui a avoué que son physique exerçait sur elle une fascination qu'elle n'avait encore jamais connue.

– Que veux-tu dire ? À cause de mon âge ?

– Peut-être bien, avait-elle répondu en riant.

Vexé, il était sorti fumer une cigarette sous la véranda. Avant de la rencontrer, il n'avait jamais eu de sautes d'humeur, mais au début de leur relation, il s'était comporté en adolescent amoureux.

Le bébé se met à pleurer. La mère rapproche le petit paquet bleu de son visage et le berce. Il imagine le réconfort que doivent être pour l'enfant ces seins douilletts et chauds dans cette pièce climatisée. Tout en le serrant dans ses bras, elle se penche, sort de son sac en skaï un biberon, le glisse dans la bouche du bébé. L'enfant se calme aussitôt. Soudain les portes de verre coulissent, entre un souffle d'air chaud. Les passagers se lèvent. L'employé de la compagnie aérienne annonce le départ du vol à destination de Crown Point, Tobago. Tel un doigt d'argent qui percerait le

ciel d'un bleu intense, un jet d'American Airways décolle au loin. Il présente sa carte d'embarquement et brave l'éclat aveuglant du soleil et la chaleur torride. Dans le vent brûlant, il se hâte de traverser le tarmac pour rejoindre le petit avion. Que vont-elles penser de cette chaleur?

À mesure que l'appareil prend de la vitesse et s'élève, le vrombissement des hélices s'intensifie. Au-dessous de lui, la terre défile, les cocotiers s'agitent, les voitures roulent, minuscules, sur des routes réduites à de simples lignes, les toits des maisons ressemblent à des bouts de papier d'argent, bientôt le sol ne sera plus qu'un immense patchwork, tout plat et brûlé par endroits. Pourvu que les pluies ne se fassent pas trop attendre, c'est là la grande préoccupation des agriculteurs, des politiciens et des ouvriers agricoles. Sur la gauche, il aperçoit Northern Range dont les collines s'assombrissent à mesure que l'avion prend la direction du nord-est et que l'orientation du soleil varie.

Il regarde les collines en contrebas. De là-haut, la forêt paraît accueillante, aussi douce et appétissante que des légumes et pourtant, si l'avion s'y écrasait, aucun survivant ne retrouverait jamais son chemin dans cette brousse. Jadis, une telle pensée l'aurait perturbé, mais aujourd'hui, elle ne l'affecte pas. Il a vécu sa vie, fondé une famille, mené une carrière. S'il mourait maintenant, à quarante-neuf ans, il aurait eu une existence bien remplie. Il faut un recul évident pour contempler notre cheminement et retracer les curieuses voies que nous avons suivies. Et l'an passé, Dieu sait qu'il a été comblé! Pour la seconde fois, il a trouvé l'amour. Que demander de plus? Certains passent leur vie à chercher cette sorte d'amour sans jamais y parvenir. Safiya est trop jeune pour en apprécier la rareté. Il ne sait qu'une chose, que le seul remède à l'amour est d'aimer plus encore. Qu'importe où cela le mènera. Il ferme les yeux, heureux d'accueillir les ténèbres.

L'avion va atterrir. Martin distingue les coups de mer, la crête des vagues. Des rochers noirs surgissent, on toucherait presque le sable jaune ; l'appareil descend petit à petit, il rebondit doucement sur la piste : un hôtel, des maisons, l'aérogare défilent à vive allure, suivis de hauts palmiers, d'herbe d'un vert brunâtre, puis d'herbe encore pour terminer par un champ de cocotiers jusqu'à l'extrémité de la piste où s'étend une autre baie dont l'eau est de ce bleu caractéristique des Caraïbes.

Il récupère sa valise, sort et se dirige vers la file de taxis. Sur la droite, s'étire l'aérogare, vaste espace rectangulaire ouvert aux caprices de la brise. L'odeur de fast-food se mêle à celle des gaz d'échappement, deux grands oiseaux noirs picorent des frites sur le sol. Après une enfilade de guichets, des passagers font la queue pour les vols domestiques. Apparemment, il n'y a personne au comptoir de la British Airways. Il s'approche d'un jeune couple qui attend. Il leur demande si le vol de la British Airways en provenance de Londres est à l'heure.

Le garçon, un grand diable, porte un tee-shirt et un short. Quant à sa copine blonde, elle s'est tellement fait cuire au soleil que le blanc de ses yeux luit au milieu de son visage écarlate.

– Oui, pour autant qu'on sache. Le chef d'escale est passé, d'après lui, le vol sera à l'heure.

Elle a un accent écossais, peut-être d'Édimbourg. Elle se tourne vers son copain.

– Après des vacances aussi chouettes, ça ne nous dérangerait pas qu'il nous oublie ici ! Vous êtes sur British Airways ou sur Virgin ?

– Ni l'un ni l'autre, je viens chercher des gens. Je vis ici – il flaire les efforts de la fille pour en savoir davantage. À Trinidad.

– Veinard !

Il leur souhaite un bon voyage et se rend au restaurant de l'aéroport, dont il apprécie la fraîche pénombre. Des petits groupes sont assis autour de tables en plastique. Certains ont l'air anglais : eux aussi doivent attendre l'avion de Londres. Il commande une bière, un demi-paquet de cigarettes du Maurier et va s'asseoir au bar, sur un tabouret.

Il regrette de s'être remis à fumer, mais que voulez-vous, ici, à Trinidad, on dirait que tout le monde fume, de petites cigarettes sitôt allumées sitôt consommées. Elles coûtent trois fois rien. Après tout, fumer à l'étranger n'est pas un péché. L'air chaud a tôt fait d'emporter la fumée. Elle n'imprègne pas vos vêtements comme en Angleterre, son odeur ne colle ni à vos cheveux ni à vos doigts. À Las Cuevas, il a vu des surfeurs, à peine sortis de l'eau, se jeter sur une clope. Lui-même n'a pas résisté, malgré des années d'abstinence. Quel bonheur de s'allonger, la tête sur le ventre de Safiya et de tirer quelques bouffées d'une du Maurier sous un ciel radieux, en écoutant le ressac ! Pourquoi faut-il que tout plaisir de la vie soit mauvais pour vous ?

Il ne voit pas l'avion, mais il entend gronder les réacteurs du Boeing 747 à mesure que le pilote décélère. Le restaurant se vide. Il finit sa bière, règle l'addition et monte à la galerie. Des voyageurs franchissent le portique de sécurité. En compagnie d'autres passagers également en transit, ils

devront attendre dans le petit hall d'embarquement où l'on étouffe, que la cabine de l'avion soit prête à les accueillir et que le plein de carburant soit achevé. La dernière fois qu'il a pris ce vol, il a passé trois heures dans ce hall, il s'est juré de ne jamais recommencer. Il lui vient à l'esprit que dans quinze jours, il sera de retour ici quand elles repartiront.

Il n'a aucune idée de la façon dont leur séjour se passera, de ce que chacun ressentira. Il est à peu près certain que cela se soldera par un désastre. Accoudé à la balustrade, il profite de la brise et suit l'approche de l'énorme appareil, somptueux avec son long fuselage étincelant et sa queue empanachée de bleu et de rouge.

Il lui est impossible ou presque de distinguer les passagers qui débarquent par l'arrière, mais il distingue assez bien ceux qui descendent par l'avant. Équipés de la panoplie hivernale : manteaux, bottes, pulls, jeans, vestes, un flot de voyageurs déferle sur le tarmac avec bagages, fourre-tout et sacs en plastique du *duty-free*. Ils clignent des yeux, éblouis par tant de lumière. Les enfants serrent leurs jouets contre eux tout en s'accrochant à la rampe métallique. Suit un petit groupe de filles, elles ont déjà eu le temps d'enfiler une tenue estivale, débardeur et short, exhibant ventre et jambes d'une blancheur laiteuse. Elles sont aussi excitées que godiches. Ah ! Ces Anglaises en vacances à l'étranger ! Il se sent gêné pour elles.

Les passagers se hâtent de traverser le tarmac, impatients d'en finir avec les formalités d'immigration. Des retardataires sortent encore de l'arrière de l'appareil. Comme il ne les aperçoit pas, il en vient à se demander si elles étaient bien sur ce vol. C'est alors qu'il la voit : Miriam, sa femme, passe sous l'aile imposante du 747, Georgia est à côté d'elle, elle a grandi depuis la dernière fois, elle a dépassé sa mère. Comment cela se fait-il ? Sa fille est une belle plante ! Elles ne l'ont pas repéré, elles parlent, il se surprend à gesticuler, à essayer de capter leur attention. Il les appelle, mais le moteur de l'avion couvre sa voix, elles disparaissent sous

la galerie, rentrent dans le bâtiment des services de l'immigration.

Georgia en sort la première. Elle a changé. Ses cheveux blonds ondulent, ils sont plus longs. On lui donnerait bien plus de quatorze ans. Elle ressemble à sa mère : même visage ovale, mêmes yeux bleus bridés. Il est un peu choqué par sa tenue vestimentaire : jean taille basse, haut à capuche basique, boucles d'oreilles ballottantes. Sa peau est d'une pâleur étonnante. Quand il l'étreint, il sent ses côtes, ses petits seins, il respire la fragrance de sa superbe chevelure.

– Où est passé mon bébé?

– Je suis toujours moi, répond-elle, Georgia.

Par-dessus son épaule, Miriam se dévisse le cou.

– Et moi, j'y ai droit aussi?

Il lui vient à l'esprit que sa façon de s'habiller a aussi changé, qu'elle est plus décontractée, il remarque ses tennis blanches. Cela fait des années qu'il ne l'a pas vue en tennis. Depuis la fac. Elle a maigri, cela ne lui va pas. Elle a les cheveux plus foncés, elle les a teints. Elle tend les bras, il va vers elle. Il l'embrasse du bout des lèvres, la prend contre lui sans l'étreindre. Miriam, elle, ne veut pas de ça. Elle l'enlace de toutes ses forces, presse son corps anguleux contre le sien.

– Vous avez l'air en forme, dit-il en prenant sa valise. Vous avez fait bon voyage?

– Oh! Disons que c'est long...

Se rendant compte qu'ils empêchent les autres passagers de passer, il les fait avancer le long de la rampe, pousse le chariot jusqu'à ce qu'il aperçoive leur chauffeur. Georgia s'évente avec un magazine.

– Pour le moment, il fait frais. Mais l'été, c'est la folie! Quel temps vous aviez en partant?

– On se serait cru à Saint-Pétersbourg! Tu te rappelles, nous étions emmitoufflés jusqu'au bout du nez, on ne distinguait plus que nos yeux, eh bien, figure-toi que c'était

la même chose ! On n'y voyait pour ainsi dire rien sur le périph. Étonnant qu'ils n'aient pas annulé le vol.

Elle montre alors du doigt les cigarettes dans la poche de poitrine de Martin.

– Tu t'es remis à fumer ?

Le chauffeur, un homme bien bâti, la soixantaine, les mène à une Chevrolet Caprice de couleur bordeaux. Ils rangent les bagages dans le coffre, Martin s'assied à l'avant. Un CD est suspendu au rétroviseur, la lumière caresse la voiture. Ils démarrent et se dirigent lentement vers la route.

– C'est la première fois que vous venez à Tobago ?

– Ça fait deux ans que je travaille à Trinidad.

– Et maintenant, votre femme est venue vous chercher ?

Il rit, fait claquer sa langue contre son palais.

– Si on veut.

– Elle a bien eu raison, reprend le chauffeur en lançant un coup d'œil à Miriam dans le rétroviseur. Une dame devrait jamais laisser trop longtemps un homme la bride sur le cou de peur qu'il fasse des sottises.

L'idée de Miriam traversant l'Atlantique pour le ramener au bercail peut sembler ridicule, mais elle est fondée. Quand il a accepté ce travail à Trinidad – tout est allé si vite –, ils sont convenus de ne jamais rester séparés plus de deux mois d'affilée. « L'absence, disait sa mère, fait battre le cœur... pour quelqu'un d'autre. » Ils décidèrent ainsi qu'en période de vacances scolaires Miriam et Georgia se rendraient à Trinidad et que, de son côté, il rentrerait le plus souvent possible en Angleterre.

Et voici qu'après un bref séjour à l'hôtel Hyatt, on lui avait proposé un appartement près de l'aéroport. La sécurité laissait terriblement à désirer. L'arrière de l'appartement donnait sur une impasse bordée de misérables logements sociaux. Il avait fini par déménager ; son nouveau logement était situé à une trentaine de minutes de la capitale. À l'époque, une bande de malfaiteurs s'en prenait aux voitures transportant des bébés. Ces malfrats forçaient

le conducteur, en général une femme, à se ranger sur les bas-côtés, la volaient, s'emparaient du véhicule, et souvent même la violaient. Jugeant que l'endroit n'était pas assez sûr pour sa femme et sa fille, il s'arrangeait pour revenir en Angleterre dès qu'il le pouvait, une semaine par ci, une semaine par là, des allers et retours à la hâte, frustrants. C'est alors, bien sûr, qu'il avait rencontré Safiya.

Quand Miriam l'avait appelé pour savoir si les dates lui convenaient, il avait compris qu'il ne pouvait échapper à une visite. Il avait toujours été prévu qu'elle viendrait passer les vacances de Pâques, juste avant la fin du contrat de Martin. Mais après une brève et plutôt pénible visite à Noël – plus pénible pour elle que pour lui, pensait-il –, au cours de laquelle ils s'étaient à peine parlé car Miriam était mécontente qu'il ne passe que cinq jours en famille, elle avait décidé à la dernière minute, de profiter des vacances d'hiver de Georgia et « d'échapper ainsi au plus sinistre des mois de février ».

Il avait vite vérifié son agenda. Oui, il pouvait prendre une dizaine de jours, mais mieux valait sans doute qu'elles arrivent directement à Tobago, un endroit plus calme, idéal pour des vacances, avait-il dit à Miriam.

– Tobago ou Trinidad, peu importe, c'est les Caraïbes et j'ai besoin de ciel bleu, avait-elle répondu d'une voix lasse. J'en ai assez de ces conversations téléphoniques au-dessus de l'Atlantique. Georgia veut voir l'endroit où tu travailles. Elle s'imagine que tu nous racontes peut-être des histoires.

– Que dirais-tu de Pâques ?

– Je ne peux pas attendre jusqu'à Pâques. Je ne sais pas si toi aussi tu penses sans arrêt à Beth, ça sera bientôt son anniversaire.

– Si jamais j'ai des problèmes au boulot, il se pourrait que je sois contraint de faire un saut à Trinidad. Je préfère te prévenir, d'accord ?

– Aucun problème, nous pourrons t'y accompagner.

À vrai dire, cela revenait à peu près au même pour lui